

Comme neige au soleil

Jeanne de Coulomb

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I

Les réverbères vacillaient sous les brusques rafales qui balayaient la rue déserte ; quelques flocons légers tourbillonnaient, pareils à ces plumes d'oie que le vent lutine dans les cours de ferme.

Demain, Limoges s'éveillerait sous un linceul blanc que la fumée charbonneuse des fours à porcelaine aurait tôt fait de changer en une lamentable boue grise qui collerait aux semelles des piétons et sur laquelle les chevaux glisseraient des quatre fers.

Toutes les maisons étaient closes : elles semblaient dire aux passants attardés :

« Chez nous, le poêle tire bien, la lampe éclaire. Nous ne voulons rien savoir de ce qui vous concerne ! »

Et les passants de s'éloigner vite, la tête en avant, le col relevé, les mains dans les poches…

Vers neuf heures, résonna pourtant sur le trottoir un pas timide, hésitant, le pas de quelqu'un qui se traîne parce qu'il ne sait trop où il va…

Personne ne s'en préoccupa ; personne ne mit le nez à la fenêtre pour regarder le singulier promeneur : une petite ombre qui rasait les murs.

La neige poudrait déjà ses épaules ; la petite ombre se secoua, s'arrêta, et, avisant un portail en recul, elle s'y blottit, après avoir

déposé auprès d'elle un paquet enveloppé d'un vieux mouchoir à carreaux.

Le coin était abrité : la petite ombre pouvait réfléchir.

« Pauvre Jaquissou ! pensa-t-elle, que vas-tu devenir dans cette ville où tu ne connais âme qui vive ? »

Jaquissou avait juste treize ans, et, depuis huit jours, il était orphelin…

Sa maman, se sentant mourir, lui avait dit : « Petit, le bon Dieu me rappelle à lui… Ne murmurons pas contre sa sainte volonté… Je me suis préparée au grand voyage et je devrais être heureuse à la pensée de rejoindre ton papa, mais l'idée que tu restes seul au monde m'attriste. Le père Bourineau, dont tu es le bouvier depuis ta sortie de l'école, est un excellent homme… Cependant, j'aurais tort de trop compter sur lui… Ses petits-fils grandissent ; bientôt ils prendront ta place… Mieux vaut, pour toi, chercher fortune ailleurs ! … Dès que tu m'auras conduite au cimetière, promets-moi que tu quitteras Chambeyrac pour te rendre à Limoges, chez ton oncle, Antoine Cabussière, le frère de ton père… Il est tourneur, dans une fabrique de porcelaine ; on le dit fort habile ; il t'apprendra son métier… Je ne crois pas qu'il refuse de s'occuper de toi ! Il n'est pas marié, et, bien qu'un peu original, il est honnête jusqu'aux moelles… Voici son adresse : s'il avait déménagé, — depuis deux ans je n'ai pas reçu de secs nouvelles, —les voisins te renseigneraient… »

Et la maman de Jaquissou, après l'avoir béni, ferma les yeux pour toujours.

Le lendemain de l'enterrement, le petit garçon se mit en route ; il emportait pour tout bagage une paire de souliers et une chemise de rechange… D'argent, point !… La vente des vieux meubles avait servi à payer les remèdes et le médecin. Il n'était rien resté pour l'orphelin !

En revanche, les regrets de tous raccompagnaient ; le père Bourineau essuya une larme ; la mère Bourineau fourra dans le bissac du voyageur un énorme morceau de pain et une tranche de lard, et les garçons du bourg firent un brin de conduite à leur camarade. Mais, au bout de la colline, il fallut bien se séparer, et Jaquissou continua seul son chemin.

De Chambeyrac à Limoges, on compte vingt-cinq lieues. Jaquissou franchit en six jours cette distance ; il déjeunait d'un croûton dur et dînait d'une écuellée de soupe offerte par une main charitable ; le soir, il couchait dans les granges ; une fois, par hasard, une brave fermière lui donna un vrai lit avec de beaux draps neufs et raides qui sentaient la lavande !

Enfin, Jaquissou atteignit le but de son voyage. Cette ville enfumée où les pavés mêmes étaient noirs, où les sirènes des fabriques poussaient de sinistres beuglements pour annoncer la sortie des ateliers ou la reprise du travail, lui serra le cœur… Ah ! qu'il était loin de son cher petit pays, si paisible, où, le soir, on entendait seulement les clochettes des troupeaux regagnant l'étable.

Mais quoi ? il fallait bien se faire une raison ! L'enfant se rendit aussitôt à l'adresse indiquée : une vieille maison de triste apparence ; du bas en haut, des ouvriers l'habitaient, pressés les

uns contre les autres, comme les abeilles dans les alvéoles d'une ruche.

C'était l'heure du dîner : tout le monde se trouvait chez soi. Au hasard, Jaquissou heurta à une porte.

« M. Antoine Cabussière ?

— Connais pas ! répondit laconiquement le locataire, un chauffeur de fours, à la barbe roussie.

— Je me rappelle vaguement ce nom ! » déclara une petite brunisseuse au minois éveillé qui occupait une chambre du premier étage.

Sous les combles, enfin, un tourneur, le visage barbouillé de poussière de porcelaine, comme un pierrot, s'écria aussitôt :

« Antoine Cabussière !... Je m'en souviens à merveille... Un grand, blond, qui n'allait jamais au cabaret... Nous étions dans le même atelier.

— Où est-il à présent, monsieur ? demanda Jaquissou, déjà ravi...

— Oh ! il est loin, je t'en réponds !... Il a eu une chance !... L'année dernière, des Américains sont venus à Limoges pour étudier la fabrication de la porcelaine ; quand ils partirent, ils emmenèrent avec eux quelques ouvriers habiles, Cabussière fut du nombre... À l'heure actuelle, il doit tourner des assiettes et des tasses de l'autre côté de l'Océan ! »

Jaquissou resta un instant atterré devant cette révélation : qu'allait-il devenir ?

« Pourrais-je trouver de l'ouvrage dans une fabrique ? demanda-t-il.

— Qui voudrait de toi ? Un gosse sans famille, sans recommandation… tombé du ciel un soir d'hiver… Il ne manque pas d'enfants d'ouvriers ici ; les bonnes places leur sont réservées ! »

Jaquissou n'insista pas : les larmes aux yeux, il descendit l'escalier délabré de cette maison où il croyait rencontrer enfin un asile sur et durable et d'où on le repoussait comme un petit paria.

Le soleil était couché, le vent glacial ; il erra pendant plusieurs heures à l'aventure, lorgnant d'un œil d'envie les auberges qui offraient bon feu et soupe chaude à ceux dont la bourse tinte.

Enfin, glacé, l'estomac creux, à bout de forces, il vint s'échouer sous le porche hospitalier qui, seul, dans la rue déserte, pouvait un peu l'abriter de la bise.

« Pauvre maman ! pensa-t-il, elle prie, sans doute, pour moi à cette heure !… Elle doit dire au bon Dieu : « Mon petit garçon a faim et froid. Vous êtes son Père… secourez-le, je vous en prie ! »

Tandis que le garçonnet ruminait cette idée consolante, ses yeux rencontrèrent la maison d'en face : un vieil hôtel à la porte en ogive, où une fenêtre, violemment éclairée, découpait un rectangle flamboyant. Cette fenêtre appartenait à un rez-de-chaussée surélevé, et une ferronnerie d'antique facture la grillait. Par moments, des clartés plus vives indiquaient qu'on tisonnait dans un grand brasier : les habitants du logis aimaient à se chauffer !

« Peut-être ont-ils bon cœur ! pensa le pauvret… Si je frappais, ils me permettraient de m'approcher du feu, ne serait-ce qu'un quart d'heure ? »

Mais, avant de soulever le lourd anneau de fer forgé qu'une bête fantastique tenait dans sa gueule, Jaquissou voulut regarder, sans en être vu, les heureux qui avaient chaud !

Il secoue la neige de ses épaules, étire ses membres ankilosés et traverse la rue en courant…

Le voici au pied du mur ! La fenêtre est à cinq pieds du sol, mais une corniche fait saillie un peu au-dessous… Il s'élance, s'accroche à la grille qui, de près, ressemble à une dentelle de fer, se hisse et plonge un œil avide dans l'intérieur de la maison.

La réalité ne ressemble guère à son rêve… Pas de cheminée profonde… pas de famille assemblée… Une vaste pièce carrelée… au fond, un four de briques qui ouvre sa gueule rouge comme les dragons des contes d'autrefois et, devant le brasier, un vieillard de haute taille, dont une houppelande brune enserre la maigreur. De longs cheveux blancs s'échappent de son bonnet de velours ; une grande barbe descend sur sa poitrine ; l'inconnu rappelle un peu le Moïse qui orne la salle du presbytère à Chambeyrac.

Il tient une espèce de fourche sur laquelle repose un objet rond en forme d'assiette, et, avec mille précautions, il introduit cette assiette dans le four.

Jaquissou ne sent plus le froid, ni la faim ; ce qu'il voit le surprend tellement qu'il ne sait s'il dort ou s'il veille…

La longue barbe retire son assiette du four ; elle est rouge comme une braise ; il l'apporte près de la fenêtre sur une table de pierre…

Jaquissou écarquille les yeux pour ne rien perdre de l'étrange spectacle… Peu à peu, le rouge de braise se fane, diminue,

s'éteint, et, à mesure qu'il disparaît, se dessine une exquise figure de bébé blond et rose, dont les yeux rappellent les myosotis qui croissent au bord des ruisseaux.

Comment ce poupon qui rit aux éclats a-t-il surgi à l'endroit où tout à l'heure on ne voyait que du feu !... Jaquissou n'y comprend goutte !... À ce moment, le sorcier, — il l'appelle ainsi dans son esprit troublé, — lève les yeux ; s'il allait apercevoir l'indiscret ? Le petit garçon dégringole de son poste d'observation et court se cacher derrière la borne... Le vent ne soufflait plus en bourrasque ; à présent, la neige tombait lentement et tout droit... Elle s'amoncelait déjà sous le porche en ourlet floconneux... Bientôt, elle recouvrirait l'enfant sans asile qui s'abandonnait à elle...

Jaquissou frissonna et se pelotonna contre le mur. Le sommeil l'envahissait... Vaguement, il se souvint d'histoires entendues jadis... Des chemineaux endormis dans la neige que le garde champêtre ne pouvait plus réveiller, le lendemain matin...

Pourquoi ne se laisserait-il pas glisser dans cette douce langueur ? Il quitterait ce monde égoïste, où toutes les portes restaient impitoyablement fermées aux orphelins, pour s'envoler vers le beau pays de lumière où des bras caressants se tendraient pour l'accueillir. Tout à coup une idée, trouble d'abord, puis plus précise, secoua son engourdissement et le remit debout, tout chancelant.

La mort volontaire ?... Mais Dieu la condamne ! C'est en toutes lettres dans le catéchisme ! ... Jaquissou ne voulut pas succomber à la tentation de chercher dans un sommeil perfide l'oubli des tristesses de l'heure présente. Résolument, il ramassa son

paquet et cingla vers la vieille maison où la fenêtre éclairée brillait comme un phare.

II

Le voici devant l'étroite porte ogivale sur laquelle des clous à tête ronde dessinent une figure géométrique ; il cherche le marteau, dont le seul contact le glace jusqu'aux os.

Pan ! un grand coup ! Ma foi ! c'est fait ! advienne que pourra !...

L'appel du heurtoir interrompit net un bruit de tisonnier qui arrivait de l'intérieur ; un grognement d'impatience prouva que le vieillard mystérieux avait entendu et qu'il n'aimait point à être dérangé...

« Qui est là ? demanda une voix grondeuse.

— C'est moi, monsieur !

— Qui, toi ?

— Jaquissou Cabussière, un petit garçon qui meurt de faim et de froid !... »

La porte s'ouvrit, et le bonhomme parut une lampe à la main. Il toisa le pauvret qui se tenait devant lui tout transi.

« D'où sors-tu ? grommela-t-il.

— De Chambeyrac, monsieur ! Ma mère est morte... L'oncle que je venais retrouver ici est parti pour l'Amérique... Je n'ai pas

d'argent… La neige tombe et je suis glacé… »

Une hésitation visible se lisait sur les traits durs de l'inconnu. Un retour offensif de la bise le décida brusquement.

« Entre, grogna-t-il. Le courant d'air ne vaut rien pour mes œuvres ! »

Jaquissou se glissa dans la place ; une délicieuse sensation de chaleur l'enveloppa ; il lui sembla que son cœur battait plus vite, que son sang circulait plus librement dans ses veines.

« Assieds-toi, et ne bouge plus ! continua son hôte… Il faut que j'achève mon travail !… »

Il prit une plaque, carrée, cette fois, où des formes vagues s'estompaient dans un barbouillage de couleurs, et, avec mille précautions, il l'approcha du four, la retira, l'avança encore… Les yeux fixés sur le lit de braises, il en recevait les reflets écarlates, et cet étrange éclairage donnait à son vieux visage une apparence fantastique.

Jaquissou n'osait plus respirer ; il se trouvait en présence d'un mystère, et, à essayer de le comprendre, il oubliait ses inquiétudes d'avenir, ses tiraillements d'estomac, ses vêtements trempés par la neige qui fondait au voisinage du four, tout, pour concentrer son attention sur ce qu'il voyait…

Le vieillard déposa la plaque rouge sur la table de pierre, et, de nouveau, le miracle se produisit… À mesure que s'évanouissait la couleur de rubis liquide, des formes pures se profilaient : la Vierge et l'Enfant Jésus.

« Que c'est beau ! » murmura le garçonnet.

Son hôte s'épongea le front, où la sueur ruisselait.

« Tu n'as donc jamais vu cuire d'émaux ? observa-t-il.

— Non, monsieur, et je ne savais même pas le nom de ces choses…

— Ah ! le métier est difficile !… n'est pas émailleur qui veut !

— C'est qu'on est deux à travailler !

— Que veux-tu dire ?

— Il y a vous d'abord, et le feu ensuite ! »

Les yeux du vieil artiste brillèrent.

« Voyez-vous, ce gamin, il a deviné cela tout seul ! Rien n'est plus vrai, mon garçon. On est deux toujours ! Le feu, c'est le grand mystère… Et ses caprices sont tels qu'avant de lui avoir soumis son œuvre, on ne peut savoir si elle est bonne !… Aimerais-tu à travailler l'émail ?

— Oh ! oui !… »

Le cri partait du fond du cœur !…

« Consentirais-tu à rester auprès de moi en qualité d'apprenti ?

— Volontiers, monsieur !

— J'ai justement mis le mien à la porte, hier au soir… Un paresseux, un gourmand… un gâcheur !…

Tout en parlant, le vieillard enlevait les braises du four et les enfouissait dans l'étouffoir :

« Tu ne ressembles pas à cet imbécile de Barnabé, continua-t-il. Il y a de l'étoffe en toi !... J'ai deviné tout de suite cela à tes yeux ! »

Jaquissou était enchanté de l'heureuse tournure des événements, mais, à présent que le rideau se baissait sur la féerie qui, jusque-là, captivait son esprit, il se rappelait qu'il n'avait pas mangé depuis le matin, et, un peu honteux à la pensée qu'il passerait peut-être pour un gourmand de l'espèce de Barnabé, il risqua un timide : « J'ai faim... »

— Moi aussi, j'ai faim ! opina l'émailleur. Aujourd'hui, à cause de ma grande cuisson, j'ai oublié de déjeuner... Nous souperons mieux, voilà tout ! »

Il passa dans la cuisine... Jaquissou le suivit en laissant sur le sol carrelé la trace humide de ses pas...

« Quitte ta veste ! commanda son nouveau maître, et jette-moi cela sur tes épaules. »

Il lui tendit un vieux sac dont l'enfant s'enveloppa, puis il alluma un fourneau à gaz et posa dessus un pot de terre rempli de bouillon.

« Je n'ai pas de servante, expliqua-t-il. (Cela se voyait de reste, au désordre et à la saleté des casseroles et des autres ustensiles.) Une engeance !... Elles vous volent, potinent avec les voisines, tripotent vos émaux et laissent toujours les portes ouvertes... On est bien plus heureux tout seul... Désormais, tu me serviras... Je suppose que tu sais faire la soupe ?

— Oui, monsieur. Et le fricot aussi !

— À merveille ! Je ne suis pas difficile… des choux, des haricots, des lentilles, des châtaignes, un peu de lard ou de mouton… un bifteck pour n'en pas perdre le goût… voilà tous mes menus. Rappelle-moi ton nom…

— Jaquissou Cabussière, monsieur…

— Eh bien, Jaquissou, à dater de ce soir, je te loge, je te nourris, je t'habille, je m'engage à t'enseigner les secrets de mon art… En retour, tu me sers fidèlement, tu travailles ferme, et, jamais, au grand jamais, tu m'entends, tu ne laisses entrer personne chez moi sans mon autorisation !…

— Oui, monsieur.

— Je m'appelle Léonard Verdureau, mais, à Limoges, on me connaît sous le nom de Léonard tout court, un beau nom, un vrai nom d'émailleur, celui que portait notre maître à tous, le célèbre Léonard Limosin, qui vivait au temps du roi François I. Maintenant, voici du pain, du bouillon, un morceau de bouilli, régale-toi, mon garçon… Moi, je vais manger de l'autre côté, dans l'atelier… Je ne peux pas souffrir de dîner en société !… »

Jaquissou ne se plaignit pas de l'arrangement : il ne tenait point à ce que son nouveau maître le vît jouer de la fourchette !…

Il achevait sa dernière bouchée, quand l'émailleur rentra, une lampe à la main.

« Suis-moi, dit-il, je veux te montrer ton logement. »

Ils traversèrent un salon où de précieux émaux pendaient aux murs, deux chambres, hautes de plafond, auxquelles de grands lits à colonnes, tendus de toile perse, donnaient une solennelle

apparence, une pièce plus petite qui, seule, semblait habitée, à cause du désordre qui y régnait, et ils entrèrent enfin dans un cabinet, sans cheminée, long et étroit, où il y avait tout juste la place d'une couchette de fer.

« Voici ton domaine ! déclara le père Léonard. Je demeure à côté. Tu as des draps propres sur une chaise… Je les avais atteints pour ce sacripant de Barnabé… Fais ton lit. Couche-toi, dors bien, et, demain, saute à terre quand sonnera le réveil… Je n'aime pas les paresseux ! »

Jaquissou se hâta d'obéir, mais, avant de se glisser sous les chaudes couvertures, il s'agenouilla pour remercier Dieu de l'avoir conduit sous un toit hospitalier, puis, il se coucha en pensant à sa pauvre maman qui devait être si heureuse de le voir à l'abri par cette nuit de neige…

Il pensa aussi que d'autres peut-être seraient moins chanceux que lui, qu'il était bien dommage de laisser vides de bons lits lorsqu'il faisait si froid dehors, puis ses idées s'embrouillèrent et il s'endormit profondément…

Une sonnerie impérieuse déchire les oreilles de Jaquissou ! Quoi ?… qu'est-ce que c'est ?… Mais le réveil-matin donc !… L'enfant saute à bas du lit… Prière, toilette, ménage, il n'oublie rien !… En vingt-cinq minutes, il est prêt, la chambre en ordre !…

« À la bonne heure ! s'écrie Léonard, tu es un vaillant, toi !… Donne un coup de balai !… Tu déjeuneras ensuite !… »

Et lorsque le petit garçon eut avalé, loin des yeux de son maître, un grand bol de lait, et dévoré à belles dents un beau quignon bien croquant, l'émailleur l'appela :

« Jaquissou ! Viens ici, que je te donne ta première leçon ! »

Cette première leçon fut pour l'apprenti un merveilleux voyage de découvertes : il apprit que les métaux qu'on recouvre d'émail sont le cuivre, l'or et l'argent, que l'émail doit être broyé, mais non réduit en poudre impalpable, qu'on le lave avec soin, et qu'on l'étend sur les plaques avec des spatules d'acier ; il apprit aussi qu'on compose d'abord son sujet sur du papier, et qu'on le décalque ensuite. Pour être un habile émailleur, il fallait donc savoir bien dessiner ! Jaquissou ne demandait pas mieux que d'apprendre… Pendant les longues journées d'été qu'il passait dans les champs du père Bourineau, il s'amusait à sculpter le bois.

Une fois, même, il avait fait une canne dont la pomme était le portrait de son maître : tout le monde dans le pays avait reconnu le fermier.

L'émailleur fut très surpris des dispositions naturelles de son apprenti ; l'enfant s'y prenait mal, commençait un profil par le cou, mais enfin cela tenait !

« Allons ! dit-il en se frottant les mains, je ferai quelque chose de toi !… À présent, tu vas aller aux provisions… Tu rapporteras un bifteck et des pommes de terre ! Prends garde par exemple de te tromper de fournisseurs… Mon boucher est le cinquième à droite dans la rue des Boucheries, un brave homme, célibataire comme moi… Quant au marchand de légumes, il habite au coin de cette rue… C'est un vieux soldat qui déteste le bruit chez lui !… Il a, comme moi aussi, horreur de ces petits êtres malfaisants, tracassiers, indiscrets et tapageurs qu'on appelle les enfants !…

— Oh ! monsieur, je les aime tant, moi ! À Chambeyrac, tous les mioches du pays venaient me rejoindre quand je gardais mes

vaches, et je leur racontais des histoires… Il fallait les voir, sages comme des images !…

— Les enfants de Chambeyrac ne ressemblent pas aux autres, probablement… »

Jaquissou jeta un regard furtif vers le bébé blond, aperçu la veille, qui riait sur une table, dans un coin de l'atelier.

« À Limoges, ils sont insupportables, continua l'émailleur… Ainsi, tiens, celui-ci… le fils d'un grand manufacturier de porcelaine !… j'ai cru qu'il me ferait perdre l'esprit, pendant que je prenais un croquis pour son portrait : il échappait à sa bonne, il me grimpait dans le dos, il me tirait les cheveux… Une fois même, il est allé chercher le soufflet pour me souffler dans l'oreille… Tous odieux ! je te dis, tous !… »

Jaquissou jugea que l'on ne change pas les gens du jour au lendemain, et, renonçant à discuter davantage, il prit le panier de marché et gagna la rue.

III

La neige ne tombait plus, mais elle encombrait la chaussée et les trottoirs, si souillée déjà par les fumées d'usines, qu'on ne la distinguait plus du ciel gris.

D'un pas alerte et résolu qui ne ressemblait d'aucune façon au pas traînant et découragé du vagabond de la veille, Jaquissou se dirigea vers le quartier des Boucheries, où l'avaient déjà mené ses courses errantes…

Bien de plus curieux que cette rue tortueuse : un centaine d'étaux s'y pressent côte à côte : les boutiques, en arc surbaissé, sont très obscures. Quelques-unes datent du temps où le roi Charles V octroya de grandes faveurs à la célèbre corporation des bouchers de Limoges.

La plus vieille et la plus sombre de ces respectables mères-grand était sans contredit la boucherie indiquée par le père Léonard. Elle avait l'air revêche, comme son propriétaire, un gros homme que ses voisins surnommaient le Solitaire.

Pendant que Jaquissou attendait son tour d'être servi, une jolie petite fille de sept à huit ans, très misérablement vêtue, et portant dans les bras un bébé trop lourd pour elle, entra dans l'étal, de cette allure furtive des malheureux qui veulent se faire pardonner leur présence.

« Monsieur, balbutia-t-elle, ne pourriez-vous pas me donner un morceau de bœuf ?... C'est pour maman... Elle est malade !... Le médecin a dit que du bouillon lui ferait du bien !... »

Le Solitaire se retourna, les sourcils froncés :

« Encore toi !... J'en ai assez de te faire crédit, petite peste !... Sauve-toi, et plus vite que cela !... »

Des larmes brillèrent dans les yeux de la mignonne, et, tête basse, elle partit sans murmurer.

Jaquissou, le cœur très gros, se rapprocha du seuil pour la suivre du regard. Une voix cria en face :

« Pourquoi pleures-tu, pauvrette ? »

L'enfant s'arrêta : celle qui parlait était une jolie vieille en bonnet de linge qui humait l'air sur le seuil d'une boucherie.

En quelques mots l'affaire fut expliquée.

« Un morceau de bœuf pour ta mère malade… Mes garçons vont te donner cela, ma fille… Entre vite… Il ne fait pas chaud pour rester les pieds dans la neige avec ce chérubin entre les bras !… »

Jaquissou n'en entendit pas davantage ; mais une immense satisfaction lui emplit le cœur… À la bonne heure, les bouchers de Limoges ne ressemblaient pas tous au Solitaire !…

Il se fit servir et gagna la rue. Il aperçut alors devant lui la fillette : elle marchait aussi vite qu'elle le pouvait ; mais la neige collait à ses souliers et le bébé était lourd !…

De temps à autre, elle s'arrêtait pour le déposer sur un appui de fenêtre et souffler un peu…

Tout à coup, à l'angle de la rue du Verdurier, qui descend par une pente raide vers l'hôtel de ville, le pied gauche de la mignonne glissa et elle perdit l'équilibre !…

En un bond, Jaquissou fut auprès d'elle et attrapa au vol le poupon, qui ne savait trop que penser de l'aventure…

La petite se releva, un peu honteuse, en se frottant le genou : elle tenait toujours son précieux morceau de bœuf, enveloppé d'un gros papier jaune.

« Vous êtes-vous fait mal ? demanda l'apprenti.

— Un peu… mais ce ne sera rien !… »

Elle boitait cependant.

« Laissez-moi vous reconduire chez vous, dit Jacquissou avec autorité. Je porterai votre petit frère. »

Celui-ci ne protesta point ; il se trouvait fort à l'aise sur le bras solide du jeune campagnard et manifestait sa joie dans son joli jargon, tout en caressant de ses menottes bleuies les joues qui s'offraient à lui…

On se mit en route.

« Comment vous appelez-vous ? demanda Jaquissou.

— Catherine Yrieix.

— Et le bébé ?

— Pierrot.

— Votre maman est donc malade ?

— Oui, elle a pris froid, l'autre jour, en sortant de l'atelier… Elle est retoucheuse dans une fabrique de porcelaine…

— Retoucheuse ? je ne connais pas ce métier-là ! …

— Lorsque les assiettes ont été plongées dans la cuve qui renferme le bain de feldspath, il faut régulariser la glaçure, enlever tous les petits défauts. C'est ce que fait maman… Ce n'est pas bon pour la poitrine !… Toutes les retoucheuses toussent !…

— Et votre papa ?

— Il est mort, voici trois mois !…

— J'ai perdu aussi ma mère, il y a huit jours… Maintenant, je suis tout à fait orphelin.

— Que je vous plains…

— Alors, vous êtes très pauvre ?…

— Depuis hier, nous n'avons plus d'argent à la maison. Je ne sais pas si le laitier voudra, demain, donner du lait pour Pierrot. »

Jaquissou, involontairement, tâta les pièces d'argent qui dansaient au fond de son gousset… Ah ! si elles lui appartenaient !… Mais, hélas ! elles n'étaient pas à lui !

Catherine s'arrêta devant la maison la plus délabrée de la triste rue.

« Nous voici arrivés ! » déclara-t-elle.

Et elle ajouta, en reprenant le bébé :

« Vous êtes bien bon… Dites-moi votre nom, pour que je le mette dans mes prières.

— Jaquissou !

— Je vous remercie, Jaquissou. Nous causerons de vous avec maman. »

Dans ses façons de parler et d'agir, elle se conduisait déjà en petite femme sérieuse : la misère mûrit.

Le garçonnet reprit le chemin de son nouveau logis, et, après un court arrêt chez le marchand de légumes, vieux soldat, dont la

jambe de bois avait de maussades piétinements, il vint soulever le lourd heurtoir de fer forgé.

« Aux pommes de terre ! » cria le père Léonard. Et lui-même tira un couteau de sa poche pour aider l'enfant.

« Que penses-tu de Limoges ? demanda-t-il en pelant les tubercules, longs et blonds, qui encombraient la table de la cuisine.

— Je trouve que les rues sont sales, monsieur ! Chez nous, la neige habille la campagne d'une robe de première communiante !... Ici, elle ne sert qu'à faire glisser les gens !...

— La faute en est aux fours à porcelaine !...

— L'hiver est plus triste aussi dans les grandes villes, je m'en aperçois... Les malheureux souffrent... ils manquent de tout... Chez nous, les riches laissent prendre du bois mort dans leurs forêts, et, quand il y a des malades, les voisins les aident, et les dames du château leur envoient du bouillon, du vin vieux, de chaudes couvertures.

— On ne peut comparer les habitudes de la campagne à celles de la ville... Ici, les pauvres sont pour la plupart des paresseux qui ont des nichées d'enfants ; ils trouveraient agréable de se croiser les bras, tandis que de bonnes âmes donneraient la becquée à leur marmaille... Je ne me laisse pas prendre à ces histoires-là...

— Monsieur, je vous assure que, sur le nombre, beaucoup sont fort à plaindre... Ainsi, ce matin, j'ai rencontré une petite fille dont la mère est retenue au lit... Elles n'ont plus d'argent et ne savent pas si le laitier voudra continuer à fournir du lait pour le bébé, qui a dix ou onze mois, un joli bébé qui rit tout le temps !...

— Je ne me chargerai point d'élever au biberon les enfants des autres !... moi qui n'ai jamais voulu me marier !... Il ne manquerait plus que cela... Je te prie de ne plus causer dans la rue avec les gens que tu ne connais point et de laisser tranquilles tes meurt-de-faim ! »

Jaquissou possédait un trop bon cœur pour abandonner ses protégés. Il se tint le raisonnement suivant :

« Je ne puis disposer ici que de ce que je mange, mais j'ai le pain à discrétion... Pourquoi ne me priverais-je pas de mon superflu pour l'offrir à ceux qui en ont plus besoin que moi... M. Léonard ne s'en apercevra pas, puisqu'il n'assiste jamais à mes repas !...

Et, à partir de ce jour, le lait du matin passa à Pierrot, le fricot du soir à Catherine et à sa maman.

Jaquissou leur apportait le tout en allant au marché, et, par délicatesse, il laissait croire que ces gâteries étaient dues à la générosité de son maître...

Son arrivée était toujours la bienvenue : la malade pleurait, Catherine souriait, et le bébé agitait de contentement ses petits pieds et ses petits bras.

On aurait voulu savoir où habitait le jeune bienfaiteur ; mais, sur ce chapitre, l'enfant se montrait fort discret. Il raconta seulement qu'il était au service d'un vieux monsieur, un tantinet original, qui ne voulait recevoir personne chez lui.

En revanche, il parla beaucoup de sa vie à Chambeyrac... Ses humbles amies croyaient, en l'écoutant, voir la masure où il était né, l'église au porche moussu où il avait été baptisé, et la ferme

du père Bourineau au flanc de la colline, et les bœufs rouges et les vaches blondes, et le ruisseau, et les vieux saules, tous les êtres et toutes les choses que Jaquissou avait aimés.

Le petit homme ne s'en tint pas à ses seules charités : bravement, un matin, il entra dans la boucherie qui faisait face à celle du Solitaire.

« Madame, dit-il à la maîtresse de céans, je ne viens rien vous acheter, car mon patron exige que je me serve chez un de vos confrères, mais vous paraissez très bonne… Vous me comprendrez… Dans la rue du Verdurier, il y a une pauvre femme malade qui manque de tout !… Ne pourriez-vous pas la secourir un peu ?… »

La brave bouchère s'essuya les yeux et, tout simplement, elle répondit :

« Mon garçon, je te promets d'aller voir ta protégée. »

Et elle y alla si bien, son porte-monnaie dans la poche, que le loyer en retard fut payé, le pharmacien désintéressé, et bientôt la maman de Catherine et de Pierrot put reprendre sa place dans l'atelier des retoucheuses… Tout cela grâce à Jaquissou !…

IV

Un matin, cependant, l'apprenti ne parut pas chez ses amies. Catherine n'en déjeuna point… Pierrot, lui-même, semblait inquiet. La journée se passa, personne !… Le lendemain, le surlendemain, toujours personne ! …

Le troisième jour, la fillette n'y tint plus ! « Maman, dit-elle, Jaquissou doit être malade, me permets-tu d'aller aux nouvelles ?...

— Tu ne connais pas son adresse...

— Le marchand de légumes, qui habite au coin de la rue du Consulat, me la donnera. Jaquissou y entre souvent. »

Et Catherine, après s'être enveloppée d'un châle blanc, partit en courant, sans se préoccuper de la neige qui recommençait de tomber...

Le vieux soldat bourru parut surpris de la question que lui posait l'enfant :

« Jaquissou ? dit-il. Il est au service du père Léonard.

— Où habite-t-il ?

— Dans cette rue... une maison dont les fenêtres sont grillées d'une dentelle de fer... La porte est ornée de clous à tête ronde... Le marteau représente une bête aux gros yeux qui tient un anneau dans la gueule... Tu trouveras sans peine, mais je ne te garantis pas une bonne réception, par exemple !... »

Catherine était déjà loin : elle eut tôt fait de découvrir les fenêtres grillées et la bête aux gros yeux, et, se hissant sur la pointe des pieds, elle souleva hardiment le lourd heurtoir.

Personne ne répondit à son appel !

Elle frappa encore et colla son œil au trou de la serrure ; la grande pièce qu'on apercevait était déserte.

Pour la troisième fois, Catherine s'attaqua au chat de fer qui avait l'air de se moquer d'elle, et elle écouta, l'oreille contre le vantail. Une voix, qui semblait venir de très loin, criait :

« Tournez le bouton, et entrez ! »

La petite obéit à l'injonction : elle se trouva alors dans une salle carrelée dont un four occupait le fond.

« Le père Léonard est boulanger, pensa-t-elle.

— Qui est là ? » cria la même voix grondeuse.

Catherine quitta ses sabots et, allant jusqu'à une porte ouverte, elle répondit :

« C'est moi, monsieur ! »

Et, sans hésiter, guidée par un bruit de toux, elle traversa de grandes chambres aux persiennes closes où son pas léger éveillait de furtifs craquements.

La voix mystérieuse répétait, un peu inquiète : « Qui est là ? »

La fillette aperçut tout à coup celui qui parlait : un vieux bonhomme, à la longue barbe grise, que des oreillers, empilés derrière sa tête, tenaient assis dans son lit.

Àla vue de l'enfant, sa figure se contracta dans une expression de colère, et, cependant, l'apparition était gracieuse ; sous son châle blanc, moucheté de neige, Catherine ressemblait à une petite fée de l'hiver.

« Qui t'a permis d'entrer ici, effrontée ? » cria le malade entre deux quintes de toux.

Catherine ne se déconcerta point…

« Monsieur, dit-elle, je viens d'abord vous remercier ; nous avez été très bon pour nous quand nous étions si malheureuses…

— Moi !… Tu me la bailles belle !…

— Mais certainement, monsieur !… Jaquissou nous apportait, de votre part, du fricot et aussi du lait pour Pierrot !… »

La figure du vieux ne se dérida point… au contraire !

« Je te dispense de tes remerciements ! grommela-t-il. Que me veux-tu ensuite ?

— Vous demander des nouvelles de Jaquissou… Il montait presque tous les matins à onze heures et demie nous dire un petit bonjour… oh ! une minute seulement !… et voici trois jours que nous ne l'avons pas vu !…

— Jaquissou me soigne… J'ai la grippe !… Il a tout juste le temps de courir au marché ou chez le pharmacien, et, lorsqu'il est absent, je suis abandonné à mon malheureux sort… Ainsi, ce matin, je n'ai pas encore pris ma tisane !…

— Qu'à cela ne tienne… Je vais vous la donner, monsieur… »

Elle retroussa sur son jupon de dessous sa pauvre robe soigneusement raccommodée, et, avec l'habileté d'une ménagère, elle se mit en devoir de rallumer le feu… Tandis que l'eau chantait dans la bouilloire, elle trouva sans peine le chemin de la cuisine, lava la tasse et la cuillère sales et revint à temps pour verser sur deux morceaux de sucre la tisane fumante et parfumée.

L'émailleur suivait tous les mouvements de sa petite garde-malade : elle effleurait le parquet ; ce n'était pas comme Jaquissou, dont les gros souliers ferrés faisaient un bruit désagréable, même lorsque le garçonnet essayait de marcher sur la pointe des pieds.

Le vieillard se souleva un peu pour boire… Très bonne tisane, ma foi ; elle avait un agréable goût de violette et ne sentait pas du tout la fumée !…

« Merci ! grogna-t-il en se recouchant sur les oreillers.

— Vous êtes mal installé, monsieur, déclara la petite. Je vais vous arranger mieux ! »

Et, avec un sérieux impayable, elle administra de grands coups de poing aux coussins de plume, rectifia le désordre des draps et des couvertures…

Le père Léonard éprouva aussitôt une délicieuse impression de bien-être…

« Comment t'appelles-tu, petite ? interrogea-t-il presque aimable.

— Catherine, monsieur, pour vous servir !… »

Le vieux devint tout pâle.

Catherine ! le nom de sa mère !… Le mot seul évoquait devant lui les fêtes de famille, qui, tous les ans, au 25 novembre, réjouissaient les échos de la maison paternelle. Que de cris joyeux, de chansons, d'affectueux baisers… Le souvenir en flottait encore dans les chambres solennelles où, depuis, la mort et l'oubli avaient passé…

« Reviendras-tu me voir ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, et, si vous le permettez, je vous apporterai Pierrot !... Bien le bonjour à Jaquissou, et meilleure santé pour vous ! »

Elle esquissa une révérence gauche, mais gracieuse, rejoignit ses sabots, les enfila et se sauva en courant.

Quand l'apprenti rentra, après une longue attente chez le pharmacien, il fut très surpris d'apprendre que son maître avait déjà avalé sa tisane des quatre fleurs.

« Oui, oui, répéta le bonhomme en se frottant les mains, c'est une petite fée qui me l'a apportée. »

Jaquissou fut tout près de croire que le malade divaguait, et quelque chose de cette idée passa dans ses yeux.

« Je sais encore ce que je dis, affirma l'émailleur. J'ai reçu la visite d'une petite fée ; elle glissait sans bruit à travers la maison... Figure-toi qu'elle s'appelle Catherine, comme ma mère !... Mais, au fait, tu la connais ! ... Il paraît, mauvais drôle, que tu dérobais une partie de mes provisions pour les lui porter. »

Jaquissou se redressa, les joues en feu :

« Monsieur Léonard, dit-il, je n'ai rien dérobé, car la charité même ne saurait excuser le vol ; j'ai donné à Catherine et à Pierrot mon déjeuner du matin et mon dîner du soir, ma part, enfin...

— Comment, ta part ?

— Mais oui, le lait et le fricot... Je ne mangeais que de la soupe et du pain sec !... C'était bien suffisant pour un campagnard

comme moi !… »

Le vieillard resta silencieux ; il enveloppait d'un regard étrange l'enfant qui se tenait devant lui, le front haut, le regard droit, ainsi qu'il convient à l'innocence.

Puis, il ferma les paupières, et Jaquissou, croyant que son maître voulait dormir, emmena ses gros souliers ailleurs.

Léonard ne dormait pas. Derrière ses paupières closes, il voyait défiler le passé : d'abord, son enfance heureuse entre ses parents qui le gâtaient — trop peut-être — et une sœur cadette qui subissait tous ses caprices… Puis sa jeunesse laborieuse, mais égoïste, qui sacrifiait à l'art ses amitiés. Sa sœur Marie tenait son ménage, lui servait les plats qu'il aimait… il pensait que cette vie durerait toujours… Ne s'était-elle pas avisée d'épouser un voisin, peintre-décorateur dans une fabrique de porcelaine ?

Léonard ne lui avait jamais pardonné ce qu'il appelait sa trahison : il refusa de la recevoir et ne voulut même pas connaître plus tard sa petite nièce…

Son cœur se raccornit : la vieille porte ogivale resta fermée aux enfants, aux pauvres, à toutes les souffrances, et la douce odeur des roses ne flotta plus en juin dans l'atelier… Marie était morte, vingt ans plus tard, son mari aussi… Qu'était devenue leur fille ? L'émailleur jusque-là ne s'en était guère préoccupé : il avait refoulé, dans un coin obscur de son âme, le remords qui, souvent, essayait d'en sortir…

Aujourd'hui, sa faiblesse le rendait incapable de résistance. Le remords quitta en tapinois sa retraite sombre et s'installa en pleine lumière…

Pour la première fois, Léonard comprit nettement qu'il s'était conduit en cœur de pierre… Les mains adroites et douces de Catherine n'avaient pas seulement étiré les draps et redressé les oreillers : elles avaient encore — et sans le savoir, — soulevé le voile qui retenait captifs les souvenirs pénibles du passé…

V

La journée parut longue au vieillard. La fillette reviendrait-elle comme elle l'avait promis ? Justement le docteur prescrivait un nouveau traitement. Jaquissou serait absent à l'heure de la visite annoncée… Et cela vaudrait mieux…

L'attention de Catherine ne se partagerait pas en deux !…

Àonze heures et demie, la porte de l'atelier s'ouvrit et l'on entendit des claquements de sabots.

« Est-ce toi, petite ? demanda le malade.

— Oui, monsieur, c'est moi ! Je vous amène Pierrot ! »

Et Pierrot apparut en effet sous l'aspect d'un gros paquet roulé dans un vieux châle gris.

Catherine rabattit l'étoffe de laine qui cachait le visage de son poupon et présenta celui-ci avec orgueil à son nouvel ami…

« Voyez comme il est beau, dit-elle. On lui donnerait au moins quatorze mois ! »

Pierrot n'était pas farouche, on le sait ; il saisit une des cornes du foulard rouge qui protégeait la tête du vieillard et tira dessus

en éclatant de rire… Un joli rire qui laissait voir quatre perles dans un écrin de satin rose !… « Il est toujours de bonne humeur ! expliqua la petite mère… Si vous voulez vous en charger, monsieur, je vous préparerai votre tisane.

— Mais, balbutia l'émailleur…

— Oh ! ne craignez rien !… Il est très propre !… »

Elle planta son paquet vivant entre les bras du père Léonard qui le prit avec des gestes maladroits.

« Et s'il pleure ? demanda-t-il.

— Oh ! il ne pleurera pas ! Il ne pleure que lorsqu'il a faim ! »

Pierrot, pour l'heure, ne songeait qu'à s'amuser. La longue barbe de sa bonne improvisée lui parut fort divertissante. Il fourragea dedans avec ses menottes.

Le vieux le laissait faire pour le seul plaisir de voir les quatre perles dans les gencives roses… Jamais il n'aurait cru que c'était si gentil, un petit enfant.

Catherine apporta la tisane, plus parfumée encore que la veille, et elle voulut reprendre le bébé, mais Léonard le retint.

« Laisse-le-moi, supplia-t-il, et assieds-toi là en face de moi pour me raconter ton histoire. »

L'histoire était courte. Jusqu'à l'année précédente, on avait vécu fort heureux chez les Yrieix, mais le papa — un typographe — était mort à la dernière chute des feuilles ; la pauvre maman se tuait au travail pour nourrir ses petits enfants…

« N'avez-vous donc plus de famille ? interrogea le vieillard, en caressant les cheveux d'or de Pierrot.

— Non, monsieur… Ah ! si, pourtant, maman a un oncle, mais c'est un méchant homme… Il a mis à la porte de chez lui ma grand'mère, qui était sa sœur. »

Léonard se mit à trembler de tous ses membres, il crut que ses mains allaient lâcher le bébé.

La fillette ne s'aperçut pas de cette défaillance ; elle poursuivait son idée et fouillait dans le cou grassouillet de son petit frère. Elle en retira une médaille d'argent, attachée à un cordon.

« Regardez, monsieur, dit-elle, le nom de bonne maman est gravé derrière… Son frère la lui avait donnée pour sa première communion… »

Les yeux du veillard s'élargirent, puis ses paupières battirent, et il s'affaissa sur les oreillers…

Cette fois, Catherine eut peur ; elle attrapa Pierrot, qui menaçait de faire la culbute, le déposa sur la descente de lit et se mit à taper dans les mains du malade…

Àce moment, la porte de l'atelier grinça.

« Jaquissou, cria la petite, venez vite ! »

L'apprenti accourut ; son maître rouvrait les yeux.

« Catherine ! balbutia-t-il. Où est-elle ?

— Ici, monsieur, auprès de vous…

— Et Pierrot ?

— Il joue sur le tapis avec une de vos pantoufles.

— Dis-moi… Ta mère maudit-elle son oncle ?

— Non, monsieur, le bon Dieu défend de maudire personne… Nous prions tous les jours pour lui…

— Lui pardonnerais-tu ?

— Certainement ! Il faut bien pardonner aux autres, si nous voulons être pardonnés, à notre tour !…

— Merci, Catherine, de me parler ainsi… Je suis cet oncle au cœur impitoyable qui fit tellement pleurer ta grand'mère…

— Mais l'oncle Léonard est émailleur ?

— Eh bien ?

— Je vous croyais boulanger !… à cause du four…

— Catherine, va chercher ta maman, cours vite… Dis-lui de venir occuper chez moi les grandes chambres qui s'ennuient d'être vides…

— Oui, monsieur, non… mon oncle. »

Déjà la fillette ramassait Pierrot.

« Non, laisse-le, conseilla le vieillard, tu iras plus vite !… Donne-le moi plutôt… Nous jouerons ensemble… »

Il reprit le bébé : les cheveux d'or et les joues roses auprès de la longue barbe grise faisaient songer au jeune printemps et au vieil hiver…

Jaquissou pleurait dans un coin ; son maître l'appela :

« Mon garçon, dit-il, jamais je ne me suis senti aussi heureux… Je vais essayer de réparer une longue vie d'injustice… Ce bonheur me vient par toi !… Je t'en remercie… Nous ne nous quitterons plus !… Après moi, tu seras le premier émailleur de Limoges, et ton apprenti, le voici ! »

Il éleva le poupon en l'air, et Pierrot, croyant que c'était un jeu nouveau, éclata de rire…

Jaquissou sortit sans bruit de la pièce et courut dans sa chambrette ; l'émotion l'étouffait : il ouvrit la fenêtre pour respirer l'air du dehors.

La neige de la veille fondait sous le soleil de midi et une vague odeur de lilas, qui arrivait de la campagne voisine, annonçait l'avril.

Le garçonnet huma la brise embaumée avec délices et pensa, le cœur débordant de reconnaissance, que Dieu était bon de donner aux hommes le printemps après l'hiver…

J. de Coulomb.

FIN.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Comme_neige_au_soleil. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.